

RÊVES ET PENSÉES TRADITIONNELLES : APAISER LES ORAGES D'UNE RELATION MÈRE - FILLE

Danièle Pierre

La Pensée sauvage | « L'Autre »

2012/2 Volume 13 | pages 171 à 180

ISSN 1626-5378

ISBN 9782859192815

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-l-autre-2012-2-page-171.htm>

Pour citer cet article :

Danièle Pierre, « Rêves et pensées traditionnelles : apaiser les orages d'une relation mère - fille », *L'Autre* 2012/2 (Volume 13), p. 171-180.
DOI 10.3917/lautr.038.0171

Distribution électronique Cairn.info pour La Pensée sauvage.

© La Pensée sauvage. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.



Rêves et pensées traditionnelles : apaiser les orages d'une relation mère - fille

Apaisier : tel sera le premier effet de l'interprétation culturelle dans l'histoire de Soukaïna¹, adolescente d'origine marocaine, adoptée à la naissance par un couple belgo-marocain sans enfant. Ce terme d'« histoire » nous est cher car il rend bien compte du fait que c'est un *processus* qui se déroule tout au long de la thérapie, un travail patient d'élaboration psychique, avec sa temporalité propre, ses tâtonnements, ses doutes, ses moments féconds, quand l'interprétation touche au plus près de la vérité du sujet. Tout cela, la singularité de la rencontre et de l'aventure transférentielle, mérite d'être restitué aussi fidèlement, aussi précisément que possible afin d'introduire le lecteur au cœur-même du travail ethno-psychanalytique².

Cette histoire illustre la *remarquable efficacité* du discours culturel marocain pour élaborer la problématique personnelle de la mère comme de la fille adoptives. La vision du monde dans laquelle elles s'inscrivent toutes les deux – elles sont toutes les deux d'origine marocaine – offre une véritable « matrice de sens » (Moro : 1988) pour le travail psychique de chacune d'elles et constitue en même temps le « berceau culturel » où la relation mère - fille redéploie son histoire. Au fond, la situation de l'adoption n'est peut-être pas tellement spécifique, sauf qu'elle donne à voir de manière particulièrement claire ce qui constitue généralement la relation mère-enfant, à savoir une « adoption » (mutuelle) du sens ! Chemin faisant, nous verrons aussi que notre affiliation théorique à la psychanalyse se trouve en fin de compte *régénérée* par cette rencontre avec une « vision du monde » différente de la nôtre.

Danièle Pierre est psychiatre, Centre Chapelle-aux-Champs, UCL, Bruxelles.
E-mail : danièle.pierre@apsyucl.be

¹ Ce cas clinique a fait l'objet d'une présentation aux 12^e et 13^e colloques de la revue *L'autre* à Dôle (mai 2011 : « Apaiser les enfants, les bébés, les adolescents ») et à Genève (décembre 2011 : « Filiations, affiliations, adoptions » ; disponible sur anthropoweb.com)

² C'est pourquoi nous avons publié à plusieurs reprises des histoires cliniques très détaillées sous forme d'articles (Pierre 1993, 2000, 2003, 2007, 2011) ou regroupées dans le livre *Voyager la nuit* (Pierre : 2005). Notre cadre théorique est clairement celui de l'ethnopsychanalyse, même si nous ne recevons les patients qu'à deux ou trois co-thérapeutes ou même seule.

³ cf. à ce sujet : Aouattah (1993, 2003), Dermenghem (1954), Kilborne (1978).

Rêve et vision du monde

Le rêve est très important dans la culture marocaine³. Il l'est aussi, bien sûr, en psychanalyse : depuis Freud (1900), il est toujours la « voie royale » qui mène à l'inconscient. C'est pourquoi il est nécessaire de nous aventurer dans ce monde des rêves marocains. Bien plus, nous y découvrirons pas à pas tout ce qui constitue *l'univers de sens* de nos patients. Selon la conception traditionnelle au Maroc, le rêve est comme un voyage dans l'autre monde ou comme un message de l'au-delà, une sorte d'espace de voyance ; on peut y voir – dans le contenu manifeste, parfois de façon légèrement déguisée – le djinn (génie) qui menace le rêveur, le saint qui le protège de sa baraka (bénédiction) ou encore les morts qui pourraient l'emmener avec eux dans l'autre monde. À partir de là, toute une logique thérapeutique s'organise : les *talebs* (guérisseurs), les *fqihs* (exorcistes), les *chouwaffas* (voyantes), à qui on raconte les rêves, prescrivent une offrande, un sacrifice ou une visite dans un lieu saint, dans un marabout, pour apaiser les morts, éloigner les djinns, ou obtenir la baraka. Donc, quand nous parlons des rêves, *c'est toute une vision du monde qui se déploie*, c'est tout un univers de sens qui est convoqué là, en séance, dans toute son épaisseur, dans toute sa consistance. Enfin, dans cette vision du monde, on rêve aussi les uns pour les autres : le message adressé de l'au-delà au rêveur peut aussi bien concerner d'autres personnes dans son entourage. Il est donc habituel de parler de ses rêves en famille, comme nous allons le voir ci-dessous.

Soukaïna est née au Maroc, de père et de mère inconnus. Sa mère adoptive, d'origine marocaine, est mariée à un Belge, et vit en Belgique depuis plus de vingt ans. Il sera peu question, dans notre propos, de cet homme – fort discret, et qui préfère rester en dehors de la démarche entreprise auprès de nous par la mère et la fille. À quatorze ans, Soukaïna présente ce qui nous apparaît bien dans l'après-coup, en tant qu'ethnopsychiatre, comme une grande crise de possession par les djinns : entre deux crises convulsives, elle voit des ombres, des petits hommes noirs qui essayent de l'attraper. Elle est admise à l'hôpital et, le malentendu culturel aidant, elle reste dans le circuit psychiatrique jusqu'à ses dix-huit ans. Non pas qu'elle apparaisse délirante ou psychotique, mais elle inquiète tout le monde avec un comportement à la fois autodestructeur et transgressif : consommation de drogues et d'alcool, comportement sexuel débridé, automutilations (elle se coupe les poignets et les avant-bras avec un couteau), fugues et tentatives de suicide. Soukaïna entretient avec sa mère adoptive une relation passionnelle et orageuse, elles semblent fonctionner « en miroir » l'une de l'autre et « jouer » à se faire peur mutuellement. Quant au père, malgré une bonne volonté sans borne, il n'arrive plus à tempérer cette relation devenue infernale. C'est une des raisons pour lesquelles un séjour prolongé au centre pour adolescents paraît salutaire : à titre de séparation physique entre la mère et la fille. Mais bientôt Soukaïna approche de ses dix-huit ans et elle va devoir quitter le service... C'est alors qu'elles me sont adressées toutes les deux en consultation « ethnopsy » à Chapelle-aux-Champs. La psychologue du centre pour adolescents les accompagne.

D'emblée – avant même que nous ayons pu faire connaissance – la jeune fille évoque un rêve, un cauchemar, qu'elle a fait cette nuit-là, à la maison. Dans ce cauchemar, elle se voit morte dans son lit : elle veut appeler au secours, appeler sa mère (sa mère adoptive) qui dort à côté d'elle, mais elle constate avec horreur que sa mère est morte, elle aussi ! Selon la conception

freudienne, le rêve est une forme de *répétition*, de *remémoration* de scènes éventuellement *traumatiques*. C'est pourquoi je demande à Soukaïna : quand a-t-elle eu très peur, en réalité, que sa mère soit morte ? Elle se souvient, en effet, il y a quelques années, une nuit, elle était rentrée très tard à la maison ; elle avait bu, elle sentait l'alcool ; sa mère qui l'attendait – morte d'inquiétude – s'était mise en colère et l'avait giflée. Puis elle était tombée à terre, là, dans la salle de bains : pendant un moment, Soukaïna a vraiment cru que sa mère était morte, elle a vraiment cru qu'elle l'avait tuée ! La jeune fille pleure en nous le racontant. C'est sans doute ce moment de grande *frayeur* qui l'a rendue vulnérable à l'attaque des djinns⁴, dis-je en clôturant l'entretien. Mais, en même temps, je souligne que Soukaïna a un *don* : elle « voit des choses » dans ses rêves⁵. Après-coup, il m'apparaîtra clairement qu'à travers ce rêve, dans une sorte de pré-transfert sur la consultation d'ethnopsy, elle nous adressait un appel au secours, pour elle-même comme pour sa mère, indissolublement menacées par la mort. Peut-être voulait-elle me tester, aussi : serais-je capable de l'entendre ?

Suite à ce premier entretien, la mère emmène Soukaïna chez trois imams, trois *fqihs*, au Maroc : à chaque fois, la jeune fille entre en transe. Les *fqihs* disent tous les trois la même chose : elle est habitée par un djinn, un amoureux. Le discours culturel qui *fait lien* à présent entre la mère et la fille⁶ donne un *sens* à la pathologie, qui *s'organise* tout à coup *selon la logique traditionnelle*. Cela permet également à Soukaïna de *ne plus rester identifiée à la folie* – ce qui est loin d'être négligeable ! – et de reprendre sa place dans la famille, à la maison, de façon plus ou moins tranquille. « C'est quand même terrible, dit-elle après-coup, je croyais que j'étais folle, tout le monde croyait que j'étais folle, et c'était ça (= les djinns) ! »

Mais en reparlant de la frayeur à la séance suivante – je pense toujours à ce cauchemar qu'elle a raconté la première fois – je suggère qu'il s'est *déjà* passé quelque chose *avant*, avant la scène où elle a cru voir sa mère mourir à ses pieds dans la salle de bains. Je m'appuie toujours sur la conception freudienne, selon laquelle le rêve est aussi une répétition, une *remémoration plus lointaine*, qui *plonge ses racines dans l'infantile*. « Oui, répond-elle, quand j'étais petite, un jour, dans ma chambre, j'ai vu une femme avec un foulard blanc dans le rideau de la fenêtre. Elle me disait de sauter : "Viens, tu seras avec moi, ce sera bien !" Je crois que c'était ma mère (ma mère naturelle) ! » En fait, quand elle a appris par hasard qu'elle avait été adoptée – c'était à l'école primaire, vers sept ou huit ans – la petite fille était fort triste, elle s'isolait dans sa chambre et elle ne disait rien. C'est alors qu'elle a vu le visage de cette femme voilée qui l'appelait par la fenêtre pour la rejoindre dans la mort. Le rêve que Soukaïna nous a raconté, lors de notre première rencontre, s'éclaire à présent d'un jour nouveau : effondrée quand elle apprend qu'elle n'est pas l'enfant de ses parents – morte de chagrin, pourrait-on dire – la petite fille est incapable d'appeler au secours. On peut imaginer qu'elle devait détester sa mère adoptive, peut-être qu'elle aurait préféré que ce soit elle, qui soit morte, plutôt que sa mère naturelle – la mère naturelle, on peut toujours l'idéaliser, évidemment ! Elle regarde par la fenêtre, mais il n'y a personne ! Personne à qui se confier, personne à qui ressembler, non plus... Personne sinon le fantôme d'une morte : il suffirait de sauter pour la rejoindre ! De la même manière, dans son cauchemar, quand elle veut appeler sa mère qui dort à côté d'elle (sa mère adoptive), voilà que celle-ci est morte, à son tour ! La dimension *mé-*

⁴ Cette étiologie traditionnelle par la frayeur (Lheimeur : 1990), bien connue en ethnopsy (Nathan : 1990), n'est pas sans rappeler l'étiologie traumatique des névroses chez Freud : à la faveur de l'effraction du traumatisme, les djinns peuvent pénétrer l'espace intérieur et s'en emparer.

⁵ L'inversion d'une polarité négative en son contraire est souvent utilisée, dans de nombreuses procédures thérapeutiques traditionnelles, comme en psychanalyse (le symptôme est une tentative de guérison) et en thérapie familiale (le patient désigné est le thérapeute de sa famille).

⁶ Notons qu'au fond c'est la toute première fois que la mère cesse enfin d'être implicitement disqualifiée par la culture de ses thérapeutes !

lancolique transparait clairement, à la lumière de cette scène du passé. Car le rêve n'est pas seulement remémoration des scènes traumatiques anciennes ; il est aussi l'expression des *désirs inconscients* qui sont représentés, symbolisés, par les scènes, par les souvenirs en question... Peut-être même le souvenir est-il traumatique *parce qu'il s'y rattache* un désir inconscient : désir de tuer la mère, désir de la rejoindre dans la mort, de ne plus faire qu'un avec elle – avec son image, ou son reflet dans la vitre, comme dans le mythe de Narcisse...

Le berceau culturel et l'adoption du sens

Mais le travail se poursuit en même temps et au-delà, du côté de la mère. Elle aussi nous raconte un cauchemar : elle le fait depuis longtemps déjà⁷, mais il revient la hanter plus souvent ces temps-ci. Elle se voit morte dans son lit, poignardée en plein ventre pendant son sommeil : elle baigne littéralement dans son sang ! J'évoque l'idée d'un sacrifice, pour apaiser la situation – sa mère à elle en faisait souvent, dans une sorte de sanctuaire, pour protéger sa famille...

Cela ne suffit pas ; la mère de Soukaïna continue à avoir peur... Elle insiste, elle me téléphone, affolée : elle pense à ce tragique fait divers qui a bouleversé toute la Belgique – une mère de famille a tué ses cinq enfants, en les égorgeant avec un couteau, avant d'essayer de se suicider. Or, le mari de cette femme, le père des enfants, est marocain. La mère de Soukaïna pense que ce sont les djinns qui se sont emparés de cette famille. Et moi, je pense que si elle m'en parle, c'est qu'elle ressent avec angoisse l'imminence d'un danger pulsionnel qu'il nous faut prendre au sérieux ! Un collègue, à qui je racontais cette histoire, me demandait : mais que faites-vous de la haine (inconsciente) ? Eh bien ! La voici, la haine : à demi-mots, la mère me laisse entendre qu'elle a peur soit que sa fille la tue (comme dans la scène de son rêve), soit qu'elle-même tue sa fille (comme dans l'histoire de cette femme qui a égorgé ses enfants) ! Mais que faire alors ? À la fois pour reconnaître le danger – la haine – et pour y parer en même temps ? J'ai le sentiment que je dois trouver quelque chose pour les protéger toutes les deux. Tant pis si je dois me risquer à sortir de nos modèles d'intervention habituels : il y a *urgence* à faire quelque chose !

Je leur donne alors à chacune un objet, une main de Fatima : Soukaïna la portera autour du cou, à chaque fois qu'elle sortira de la maison, la mère accrochera la sienne au mur dans sa chambre. Ces objets thérapeutiques – ces objets « actifs » selon l'expression de T. Nathan⁸ – appartenant au monde traditionnel marocain – *présentifient et matérialisent*, me semble-t-il, *toute la vision du monde*, tout l'univers de sens traditionnel : en particulier *l'interdit du meurtre* et *la protection divine* contre ce qui échappe à la volonté humaine. Ils représentent également le fait que le thérapeute a bien reconnu le danger, mais qu'à lui seul, il ne peut y parer : il faut une référence transcendante. C'est pourquoi je pense que l'objet témoigne en définitive de *l'humilité* du thérapeute (et certainement pas – comme on pourrait l'imaginer *a priori* – de sa toute-puissance magique !). Par ailleurs, dans la mesure où la protection de la religion concerne les humains et chasse les mauvais esprits (les djinns, les *cheytans* (démons), la jeune fille comme sa mère sont implicitement reconnues comme appartenant pleinement à la communauté *humaine* : elles ne sont pas des démons, elles ne sont pas des monstres, comme elles seraient parfois tentées de le penser.

⁷ Depuis quatre ans, dit-elle dans un premier temps – ce qui correspond à la première hospitalisation de sa fille. Plus tard, cependant, elle dira que ces cauchemars avaient commencé quelques années avant son adoption, quand un gynécologue lui avait dit que quelque chose en elle « tuait » le sperme et l'empêchait d'être enceinte... (Cf. plus loin, note 12).

⁸ Pour lui, l'objet utilisé dans les thérapies traditionnelles *transfère son poids de réalité* aux éléments psychiques – par nature évanescents – qui s'y trouvent mobilisés (Nathan : 1991).

Cette reconnaissance implicite de ma part, à travers ces objets, constitue certainement un soutien narcissique – alors que l'estime de soi est tellement mise à mal par ces déferlements de haine!

D'ailleurs, à la séance suivante, quelque chose a changé dans le discours de la mère: elle parle d'un ange qui protège Soukaïna. Déjà, quand elle était bébé, elle a failli mourir de mort subite. Elle dormait encore dans la chambre de ses parents, et la mère s'était réveillée tout à coup en pleine nuit: « Comme si un ange m'avait réveillée! », dit-elle. Soukaïna était déjà toute bleue, il avait fallu l'emmener d'urgence à l'hôpital et la réanimer: on l'avait sauvée de la mort subite⁹! La mère raconte aussi qu'une nuit, il y a quelques années, Soukaïna avait failli se jeter dans le canal. C'est un passant, à vélo, qui l'en avait empêchée: « Arrête tes conneries! », lui avait-il dit. « Puis il avait disparu, *comme un ange* », dit-elle. Voici donc la mère de Soukaïna capable à présent de reconnaître aussi la baraka, la bénédiction dont elles peuvent être l'objet toutes les deux.

Après cet entretien, elles refont un séjour assez long au Maroc, dans la famille de la mère. Avec l'aide d'une de ses sœurs, elle fait venir un *fqih* pendant vingt-cinq jours au chevet de Soukaïna; il lui fait prendre du miel et de l'huile d'olive, tout en récitant des prières. Elle a très mal au ventre. Elle doit rester couchée sous un drap étendu au-dessus d'elle; sa mère et sa tante doivent la maintenir quand elle se tord de douleur. Finalement, le djinn est sorti dans les WC. Le *fqih* a dit que c'était quand elle était petite, à sept-huit ans, qu'elle l'avait attrapé, quand elle était allée pleurer la nuit près d'un étang, quand elle « cherchait sa mère ». Il était venu de l'eau, il devait repartir dans l'eau (dans les WC). Et il a ajouté: « Ce n'était pas sa mère naturelle qui l'appelait dans la mort – une mère ne peut pas vouloir *vraiment* la mort de sa fille! – c'était le djinn, qui prenait *l'apparence* de sa mère pour essayer de la séduire ».

Revenue à la maison après cette thérapie traditionnelle assez éprouvante, Soukaïna se sent mieux: elle entreprend une formation professionnelle, elle sort aussi quelques fois avec ses copains et copines, bref, elle se comporte à nouveau comme n'importe quelle jeune fille de son âge. C'est à présent la mère qui veut partir au Maroc pour se faire elle-même soigner, dans la famille. Chose incroyable, au moment où nous pourrions dire que sa fille s'est fait pour ainsi dire « ré-adopter » par l'ensemble de la famille au pays, la mère retrouve, grâce à une autre sœur, un « frère de lait », c'est-à-dire un enfant que leur mère avait allaité¹⁰. Et c'est chez lui que la mère de Soukaïna veut se rendre pour le rituel. Mais elle pense que sa fille a trop peur pour la laisser partir: ne risque-t-elle pas de mourir au cours de ce rituel – qui est aussi une sorte d'ordalie, de jugement de Dieu? Car c'est bien cette question qui la taraude, au fond, depuis toujours: suis-je une bonne ou une mauvaise mère? Une bonne ou une mauvaise femme? Une bonne ou une mauvaise fille? Elle évoque plusieurs événements troublants qui lui sont arrivés au pays. Un jour, son frère avait refusé de lui prêter sa voiture pour aller faire les courses; eh bien, le jour-même, il avait eu un accident! Son père lui avait dit: « Décidément, ma fille, tu as vraiment le mauvais œil! ». Je prends le parti, quant à moi, d'inverser à nouveau ce regard négatif sur elle-même – en l'occurrence celui que son père lui avait renvoyé: « Au contraire, dis-je, vous avez vraiment la baraka! » Et j'explique à ma collègue: celui qui a la baraka, c'est comme si Dieu exauçait ses prières sans même qu'il ait à les formuler. Là-dessus, elle ajoute qu'une

⁹ L'analogie est frappante avec le cauchemar qui a réveillé la jeune fille, la veille de notre première rencontre: bébé, elle avait failli mourir à côté de sa mère endormie!

¹⁰ Le lien qui se crée ainsi entre frères et sœurs « de lait » ou « de sein » est considéré comme tellement fort (comparable à un lien de sang) qu'un mariage serait impensable entre eux.

voisine, après avoir médité sur son compte, avait eu le jour-même un accident : son réchaud lui avait explosé à la figure ! Une autre lui avait fait un affront au mariage de sa fille : eh bien, deux semaines plus tard, cette fille avait divorcé ! Mais alors, pensons-nous, si ses vœux se réalisent, pas étonnant qu'elle ait si souvent peur pour sa fille, avec qui elle s'affronte parfois si violemment... « Une mère ne peut pas *vraiment* vouloir la mort de sa fille », avait dit l'imam. Comment désamorcer ce cycle infernal dans lequel Soukaïna et sa mère jouent avec la mort comme pour se montrer l'une à l'autre combien elles sont mauvaises toutes les deux ? Je fais le pari de soutenir encore le narcissisme maternel : d'accord, elle a la baraka et ses vœux se réalisent ! Mais alors, il y a bien quelque chose de certain : elle n'a jamais *vraiment* voulu du mal à sa fille – sinon, depuis le temps qu'elle frôle la mort – depuis qu'elle est bébé ! – il y a bien longtemps qu'elle ne serait plus là !

Les foudres de l'objet perdu

À présent, quelques éléments de l'histoire de la mère sont nécessaires pour approcher sa problématique personnelle. Toute jeune, à treize ou quatorze ans, elle a perdu sa propre mère et elle a dû s'occuper de ses nombreux petits frères et sœurs ; puis son père s'est remarié avec une fille à peine plus âgée qu'elle et il lui a dit de s'en aller¹¹. Entre-temps, elle avait été victime d'un de ses frères qui avait abusé d'elle, qui l'avait violée. Elle en a gardé un profond dégoût pour la sexualité, mais aussi pour elle-même : tout son être en a été gravement affecté. Ainsi, quand elle n'arrivait pas à être enceinte – elle n'avait presque pas de relations sexuelles avec son mari – elle pensait qu'on allait la rejeter, la renvoyer au Maroc parce qu'elle ne remplissait pas son rôle d'épouse¹²... Pour elle, ce cauchemar où elle se voit poignardée dans son lit, c'est ça. C'est le retour incessant d'une scène traumatique ancienne, qui la poursuit comme une malédiction ; c'est un *auto-diagnostic*, aussi – quelque chose en elle a été *tué*. Mais il y a plus : grâce au remaniement préconscient de sa façade – ce que Freud (13) appelle l'élaboration secondaire (1900) et qui correspond à la dimension de l'auto-observation) le rêve est déjà interprété de l'intérieur par la culture. Car ce sont les djinns qui sont assoiffés de sang, ce sont les djinns qui attaquent dans les rêves avec un couteau ! En réalité, on en parlait déjà depuis longtemps, mais cette allusion au « mari de nuit » nous y fait repenser tout à coup très clairement. Le rêve porte en lui sa propre interprétation : il s'agit d'une histoire de djinn – et nous ne n'avions pas encore reconnu ! Arrivée au Maroc, son « frère de lait » vient donc la chercher à l'aéroport ; à peine a-t-elle le temps de s'installer chez lui, de boire un verre de thé et de faire connaissance avec sa petite famille, voilà qu'un terrible orage éclate ! Il pleut des grêlons gros comme des oranges ; très vite, de nombreux quartiers de la ville sont inondés ! Les gens courent en tous sens dans les rues, les bouches d'égouts débordent. Le plus jeune fils de la maison, un gamin de quatre ans, tombe en essayant de s'enfuir : de justesse, la mère de Soukaïna le rattrape au moment où le courant allait l'emporter ! Elle lui a sauvé la vie ! À ce moment, elle ressent quelque chose d'étrange : elle sent la présence de sa mère, comme si c'était elle, sa mère, qui avait voulu expressément qu'elle vienne au Maroc, juste à ce moment-là, pendant l'orage, pour sauver ce petit garçon innocent ! À vrai dire, au moment où l'orage a commencé, elle avait d'abord pensé que c'était cette malédiction qui la

¹¹ C'est ainsi qu'elle avait décidé de partir à l'étranger et de se marier avec un homme rencontré par correspondance.

¹² Dans la conception traditionnelle, il n'est pas rare de penser d'une femme qui ne remplit pas son devoir conjugal, qu'elle est sans doute habitée par un djinn, ce qu'on appelle un « mari de nuit » (cf. aussi cette « sentence » du gynécologue : quelque chose en elle « tue » le sperme).

¹³ Rappelons que, pour Freud, le travail du rêve obéit, dans un premier temps logique, aux lois du processus primaire gouvernant l'inconscient : condensation, déplacement et figuration en images des pensées abstraites ; mais, dans un second temps logique, le travail du rêve s'achève par le remaniement préconscient de sa façade, qui le rend conforme à la logique de la pensée diurne, et, de ce fait, communicable. C'est à ce niveau, pensons-nous, que les éléments culturels viennent « s'engouffrer » dans l'expérience onirique, lui conférant un sens culturellement codé et communicable dans le transfert (Pierre 1999 a et b, 2005, 2006, 2012).

poursuivait encore, pour l'empêcher de faire le rituel, pour la punir et l'acabler, encore et encore. Après, elle s'était raisonnée : Dieu n'aurait pas pu punir tant de gens innocents (il y a eu des morts pendant cet orage) seulement pour s'en prendre à elle !

De retour en Belgique, elle s'en va consulter un voyant qui lui donne un talisman à mettre sous l'oreiller. En pleine nuit, elle se réveille : elle voit un homme noir qui lui arrache violemment sa couverture et une femme blanche qui la frappe avec sa babouche. Qui l'aurait frappée de la sorte par le passé ? « Personne, dit-elle, mais ma mère, quand elle était malade et qu'elle allait mourir, ma mère m'a fait promettre une seule chose, c'est que je resterais vierge pour le mariage ! ». Elle pleure en évoquant cette promesse qu'elle n'a pas pu tenir : « Je l'ai trahie ! », dit-elle. Voici que les choses se dénouent et s'éclairent : cette part d'elle-même, détruite par le viol alors qu'elle était encore une enfant, c'est *quelque chose de sa relation à sa mère* – sa loyauté, sa promesse, la fraîcheur de son âge tendre. La femme qui la frappe d'autorité avec sa babouche, cette nuit-là, c'est le reproche qu'elle s'en fait à elle-même ! Alors, là où l'invocation des djinns a pu déployer tant d'effets libérateurs du côté de Soukaïna, il est temps de restaurer à présent, l'honneur, le narcissisme de sa mère : « Ce n'était peut-être pas un humain qui l'avait forcée à trahir sa propre mère, c'était un djinn ! », lui dis-je. Dans ce cas, elle n'aurait pas été *réellement* atteinte, dans sa pureté de jeune fille, dans son honneur ; elle n'a pas *réellement* « trahi » sa mère ! À la séance suivante, elle me raconte que son père, il y a quelques années, lui avait demandé pardon, parce qu'il n'avait pas été correct envers elle ; puis il lui a téléphoné de La Mecque pour lui donner sa bénédiction ! Évoquant sa mère, elle me dit que c'est elle qui avait porté chance à son père et qui avait apporté la prospérité à la famille ; eh bien, un jour qu'elle devait négocier le prix de la maison qu'elle voulait acheter, elle était allée trouver le propriétaire toute seule, avec ses cinq enfants, deux qu'elle tenait par la main, deux qui s'accrochaient à ses jupes et elle, la petite dernière, qui était encore bébé, elle la portait sur son dos... De là à penser que c'était elle, là, toute petite, sur son dos, qui lui portait bonheur, il n'y a qu'un pas ! De mauvaise fille – maudite à tout jamais parce qu'elle aurait trahi sa mère et perdu l'honneur de la famille – voici qu'elle est comme un ange, à présent, c'est elle qui avait la baraka !

Discussion : rencontre des théories, théorie de la rencontre

Bien sûr, tous ces éléments culturels porteurs de sens étaient sans doute présents depuis toujours dans l'histoire de Soukaïna et sa mère ; mes interventions leur ont seulement redonné consistance, elles les ont rendues « efficaces », dirions-nous, au sens de l'« efficacité symbolique » (Lévi-Strauss : 1949), pour élaborer leur problématique à toutes les deux. Il aura suffi pour cela, d'évoquer les rêves : à travers eux, c'est toute la vision du monde, toute la cohérence de l'univers traditionnel marocain qui aura pu se déployer de séance en séance¹⁴. On peut véritablement parler d'un « trésor culturel de représentations », selon l'heureuse expression de Freud (1927)¹⁵. Ensuite, il suffit de faire confiance aux éléments de sens relevant de ce « trésor » pour toucher juste : car au fond, nous ne faisons que révéler au grand jour l'auto-interprétation (sans doute préconsciente) que le sujet se donne déjà à lui-même, dans ses rêves ou ses associations !

Notons que de ce point de vue culturel, la situation de Soukaïna est assez

¹⁴ La thérapie aura duré un an et demi, à raison d'un entretien par mois environ, d'abord avec la mère et la fille, puis les quelques derniers entretiens avec la mère seule. Ma collègue du département adolescents était régulièrement présente aux premiers entretiens, ensuite elle n'y a plus participé qu'occasionnellement.

¹⁵ Ce terme de « trésor » se retrouve d'ailleurs dans l'expression lacanienne de « trésor des signifiants ».

comparable à celle de nombreux enfants de migrants, dont les difficultés psychiques personnelles peuvent être travaillées en ethnopsy en référence au cadre culturel de leurs parents (Nathan 1988; Moro 1988; Pierre 1993). Le seul élément qui est peut-être spécifique à la situation de l'adoption, c'est que la jeune fille doit élaborer la perte de sa mère naturelle. Alors, pour des raisons qui lui sont propres, la mère va trouver chez sa fille comme une répétition de ses propres blessures dans sa propre histoire familiale. Le fond mélancolique de l'une va trouver écho chez l'autre, elles vont être capturées toutes les deux dans une identification en miroir réfléchissant comme à l'infini, l'amour et la haine de l'objet perdu (Freud: 1917).

Quelles conclusions pouvons-nous tirer de cette histoire clinique? Tout d'abord, le fait d'entrer dans la logique, dans la vision du monde traditionnelle marocaine, ne nous éloigne pas du tout de nos références psychanalytiques: tout au long de notre cheminement avec Soukaïna et sa mère, dans l'analyse des rêves, mais aussi dans la prescription de rituels et même dans l'utilisation d'objets thérapeutiques, les conceptions freudiennes restent pertinentes et fécondes, elles nous guident avec finesse et précision; elles sont même « redynamisées », en quelque sorte. On aurait envie, par exemple, d'approfondir la question de la répétition, dans les rêves traumatiques – ce sur quoi Freud (1923) a construit sa théorie de la pulsion de mort – en relation avec la dimension du deuil, de la recherche inlassable de l'objet perdu. Ainsi, la vision nocturne induite par le talisman – l'homme noir qui lui arrache sa couverture et la femme blanche qui la frappe avec sa babouche – cette vision semble dénouer deux composantes différentes dans la répétition du cauchemar. D'une part, il y aurait la répétition de la scène traumatique du viol; mais, d'autre part, l'auto-reproche permanent que la mère de Soukaïna s'adresse à elle-même à cause de ce viol, n'est-ce pas l'ultime moyen qu'elle aurait trouvé – dans sa logique mélancolique – pour continuer à faire vivre en elle le souvenir ou la présence de sa propre mère, trop tôt disparue?

En fait, pour aller plus loin, d'un point de vue métapsychologique, nous reconnaissons des éléments, on pourrait dire « primaires » – la haine, la perte, le deuil, les blessures narcissiques, le traumatisme; mais nous voyons que c'est leur élaboration « secondaire » (c'est-à-dire relevant du processus secondaire) par les éléments culturels – on pourrait parler d'*élaboration culturelle* (Pierre: 2012) – qui les transforme en langage. Et ce quelle que soit la culture, quel que soit le « trésor culturel »: quelles que soient la vision du monde et les logiques thérapeutiques qui s'y réfèrent – quelle que soit « la langue », pourrait-on dire en termes lacaniens. Le rêve, la vision, le symptôme sont *organisés, structurés* par la logique et les représentations de l'univers culturel. Et dans ce même mouvement d'ordonnement logique – d'élaboration secondaire – ce qui est *auto-interprétation*, en même temps, s'adresse à « l'Autre », le « supposé savoir », dans ce qu'on appelle le transfert. T. Nathan (1986) l'a souligné depuis longtemps, le transfert ne peut se déployer que dans un univers de sens *partagé* avec le thérapeute. Nous dirions qu'il nous faut entrer nous-mêmes dans la vision du monde du patient pour reconnaître l'auto-interprétation dont il s'agit – en particulier dans ses rêves, dans la *façade* de ses rêves, *culturellement codée* – et pouvoir la lui restituer au grand jour; la valider, la confirmer, en quelque sorte, et laisser se déployer à partir de là, toute la logique, toute la cohérence du système de sens – du « trésor de signifiants » – qui est le sien. En l'occurrence, dans la culture marocaine,

ce savoir inconscient (ou pour mieux dire: préconscient), cette vérité contenue dans les rêves est sans doute *in fine* d'inspiration divine. Quant à nous, les thérapeutes – psychanalystes, *taleb*s, imams ou *chouaffas* – nous ne sommes jamais que de modestes intermédiaires par rapport à ce savoir relevant du divin. Les patients nous consultent alternativement, ou peut-être de façon complémentaire, sans que cela pose le moindre problème. Selon notre conception, en frappant à plusieurs portes, ils recherchent différentes voix qui viendront confirmer ce qu'ils « savaient » déjà, c'est-à-dire *leurs* auto-interprétations. Et cela nous protège, les uns et les autres, des excès possibles de l'idéalisation – voire de l'aliénation – dans la relation à la personne de l'analyste!

Pour conclure, nous pensons que le cadre théorique de la psychanalyse *peut et doit s'élargir* pour rencontrer d'autres visions du monde que la nôtre. Or, avec le concept freudien d'élaboration secondaire, un certain complémentarisme (au sens de G. Devereux (1972) – qui prenne en compte, donc, les élaborations culturelles et toute la vision du monde dans laquelle elles s'inscrivent – entre sans aucune discordance dans le cadre de pensée psychanalytique *lui-même*: nous pouvons vraiment nous ouvrir à la dimension transculturelle! ■

Bibliographie

- Aouattah A. *Ethnopsychiatrie maghrébine*. Paris: L'Harmattan; 1993.
- Aouattah A. Le rêve: de la maladie à la guérison dans le maraboutisme marocain. *L'autre, Cliniques, Cultures et Sociétés*. 2003; 4 (1): 43-52.
- Dermenghem E. (1954) *Le culte des saints dans l'islam maghrébin*. Paris: Gallimard; 1982.
- Devereux G. (1972) *Ethnopsychanalyse complémentariste*. Paris: Flammarion; 1985.
- Freud S. (1900) *L'interprétation des rêves*. Paris: PUF; 1987.
- Freud S. (1917) Deuil et mélancolie. *Métopsychoanalyse*. Paris: Gallimard; 1988.
- Freud S. (1920) Au-delà du principe de plaisir. *Essais de psychanalyse*. Paris: Payot; 1988.
- Freud S. (1927) *L'avenir d'une illusion*. Paris: PUF; 1996.
- Kilborne B. *Interprétations du rêve au Maroc*. Grenoble: La Pensée sauvage; 1978.
- Lheureux M. D'un type de possession déclenchée par la frayeur (Maroc). *Nouvelle Revue d'Ethnopsychiatrie* 1990; 15: 151-162.
- Lévi-Strauss C. (1949) L'efficacité symbolique. *Anthropologie structurale*. Paris: Plon; 1974.
- Moro MR. D'où viennent ces enfants si étranges? Logiques de l'exposition dans la psychopathologie des enfants de migrants. *Nouvelle Revue d'Ethnopsychiatrie* 1988; 12: 69-84.
- Moro MR. Essai d'analyse des propositions thérapeutiques spécifiques en entretien ethnopsychiatrique mère-enfant. *Psychologie française* 1991; 36 (4): 307-322.
- Moro M.R. *Parents en exil. Psychopathologie et migration*. Paris: PUF; 1994.
- Nathan T. *La folie des autres. Traité d'ethnopsychiatrie clinique*. Paris: Dunod; 1986.
- Nathan T. La migration des âmes. *Nouvelle Revue d'Ethnopsychiatrie* 1988; 11: 25-42.
- Nathan T. Angoisse ou frayeur. Un problème épistémologique de la psychanalyse. *Nouvelle Revue d'Ethnopsychiatrie* 1990; 15: 21-38.
- Nathan T. De sable, de plomb, de cola. Ethnopsychanalyse des objets actifs. *Nouvelle Revue d'Ethnopsychiatrie* 1990; 16: 29-54.
- Pierre D. Zohra, le mauvais œil et la citrouille. Clivage du moi chez l'enfant de migrants. *Nouvelle Revue d'Ethnopsychiatrie* 1993; 20: 201-230.
- Pierre D. Rêve et prescription. *Nouvelle Revue d'Ethnopsychiatrie* 1999a; 35-36: 39-48.
- Pierre D. *Maniement des représentations traditionnelles et interprétation des rêves en ethnopsychiatrie*. Université Catholique de Louvain: Thèse de doctorat en sciences médicales; 1999b.
- Pierre D. L'unique ou les hésitations d'une jeune (ethno) psychiatre... *Ethnopsy. Les mondes contemporains de la guérison* 2000; 1: 155-164.

Pierre D. Dieu qu'elle devait être seule ! Histoire d'une brève rencontre entre deux mondes. *L'autre, Cliniques, Cultures et Sociétés*. 2003 ; 4 (1) : 53-70.

Pierre D. *Voyager la nuit. L'interprétation des rêves en ethnopsychiatrie*. Grenoble : La Pensée sauvage ; 2005.

Pierre D. L'élaboration secondaire du rêve. Un concept clef dans la rencontre transculturelle. *Santé mentale au Québec* 2006 ; XXXI (2) : 109-122.

Pierre D. La mort dans l'âme. Deuil et mélancolie dans l'univers d'un Philippin. *L'autre, Cliniques, Cultures et Sociétés* 2007 ; 8 (3) : 409-420.

Pierre D. Karim et son premier « fix » : un adolescent en mal d'appartenance. *L'autre, Cliniques, Cultures et Sociétés* 2011 ; 12(3) : 315-325.

Pierre D. *Comment la souffrance se dit en rêves. Un regard ethnopsychiatrique*. Paris : PUF, Coll. « Souffrance et théorie » ; 2012.

Résumé

Rêves et pensées traditionnelles : apaiser les orages d'une relation mère-fille

Apaiser : tel sera le premier effet de l'interprétation culturelle dans l'histoire de Soukaïna. Cette jeune fille d'origine marocaine, adoptée à la naissance par un couple belgo-marocain sans enfant, a été hospitalisée quasi sans interruption en psychiatrie de ses quatorze à ses dix-huit ans pour troubles graves du comportement. Dès notre première rencontre, l'interprétation des rêves et l'évocation des étiologies traditionnelles vont permettre de reconstruire l'histoire de la jeune fille et de sa mère adoptive. La vision du monde traditionnelle marocaine offre un véritable « berceau culturel » pour tisser les liens d'une relation nouvelle. La clinique ethnopsy, et en particulier la rencontre de théories culturelles différentes concernant les rêves, nous amène à repenser nos propres théories, en référence à la psychanalyse freudienne.

Mots-clés : *enfant adopté, adolescent, relation mère-fille, ethnopsychiatrie, interprétation des rêves, Maroc, Médecine traditionnelle, possession.*

Abstract

Traditional dreams and thoughts : calm the storms between mother and daughter

To calm : such will be the initial effect of the cultural interpretation in Soukaïna's story. This young girl of Moroccan descent, adopted at birth by a childless Belgo-Moroccan couple, was hospitalized almost without interruption in the psychiatric ward from the age of 14 to 18 for serious behavioural problems. From our first meeting, the interpretation of dreams and the conjuring up of traditional etiologies will allow to reconstruct the young girl and her adopted mother's story. Moroccan traditional vision of the world offers a real « cultural pool » to weave the threads of a new relationship. Ethnopsychiatric clinical work, and particularly the meeting of different cultural theories concerning dreams, leads us to rethink our own theories, with reference to freudian psychoanalysis.

Key words : *adopted child, adolescent, mother-daughter relationship, ethnopsychiatry, interpretation of dreams, Morocco, traditional medicine, possession.*

Resumen

Sueños y formas de pensar tradicionales : apaciguar una relación madre - hija tormentosa

Apaciguar : éste será el primer efecto de la interpretación cultural en la historia de Soukaïna. Esta joven de origen marroquí, adoptada a su nacimiento por una pareja belgo-marroquí sin hijos, fue internada en psiquiatría, de manera casi ininterrumpida entre sus 14 y sus 18 años por graves perturbaciones del comportamiento. Desde nuestro primer encuentro, la interpretación de los sueños y la evocación de las etiologías tradicionales han permitido reconstruir la historia de la joven y de su madre adoptiva. La visión del mundo tradicional marroquí ofrece una auténtica « cuna cultural » para tejer una nueva relación. La clínica etnopsiquiátrica y, en particular, la confrontación de teorías culturales diferentes de los sueños nos lleva a volver a pensar nuestras propias teorías, refiriéndonos al psicoanálisis freudiano.

Palabras claves : *niño adoptado, adolescente, relación madre-hija, ethnopsiquiatría, interpretación de sueños, Marruecos, medicina tradicional, posesión.*